

NI DIEU NI MAÎTRE

Si Dieu existait, il faudrait
l'abolir.
BAKOUNINE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Notre ennemi, c'est notre
maître.
LA FONTAINE

ABONNEMENTS	
BELGIQUE	
3 mois	0,40
6 mois	0,80
12 mois	1,50

BUREAUX ET ADMINISTRATION
28, rue de la Vierge-Noire, 28
BRUXELLES

ABONNEMENTS	
EXTÉRIEUR	
3 mois	0,60
6 mois	1,20
12 mois	2,50

LA SEMAINE SANGLANTE

ANNIVERSAIRE

DE LA

SEMAINE SANGLANTE

An nom des 35,000 fusillés de la Commune de Paris, au nom de nos frères morts au champ d'honneur de la Révolution,

Les Groupes anarchistes de Bruxelles font un chaleureux appel à la population ouvrière pour se remémorer et célébrer dignement la date sanglante du 22 mai 1871.

A cet effet, un

GRAND MEETING

PUBLIC & CONTRADICTOIRE

aura lieu au NAVALORAMA, à 4 heures de relevée, dimanche 24 mai courant.

PRIX D'ENTRÉE : 10 centimes

Pour les Groupes anarchistes

de Bruxelles et de la banlieue,

Le Groupe organisateur :

LA LIBERTÉ.

NOTRE TITRE

Il résume trop bien nos aspirations pour qu'il soit nécessaire de nous y étendre beaucoup. NI DIEU NI MAÎTRE, cette devise popularisée par Blanqui, est réprobatrice de toute superstition et de toute autorité, une déclaration anarchiste.

Elle est l'idéal de tous ceux qui travaillent à l'émancipation complète de l'individu, à son entière indépendance d'autrui.

Nous nions Dieu, parce que l'affranchissement intellectuel que nous a apporté la science nous le montre sous son vrai jour : un moyen de terreur pour maintenir les ignorants dans l'obéissance, un fétiche destiné à assurer la domination des maîtres, le corollaire indispensable de l'autorité ; nous le nions, parce qu'il est le produit de cerveaux non parvenus au plein développement et à la pleine possession de leurs facultés intellectuelles.

Nous nions aussi bien le Dieu de la théologie que celui de la métaphysique, parce que, étant tout, son idée implique forcément l'abdication de la raison et de la justice humaines et aboutit nécessairement à la négation de la liberté, c'est-à-dire à l'esclavage.

Enfin, nous le nions, parce que la science nous démontre sa non-existence.

Nous ne voulons plus de maîtres, parce que nous avons compris qu'ils sont l'unique entrave au développement moral et intellectuel de l'humanité ; qu'ils ne sont que la conséquence de longs siècles d'insolidarité sociale, d'ignorance des lois de la nature ; qu'ils sont les causes de l'antagonisme, des haines et des guerres fratricides des peuples et de toutes les institutions sociales reposant sur l'injustice, la violence et l'imposture.

1871

La semaine sanglante

Dès que Napoléon III eut disparu dans la boue de Sedan et que Jules Favre, Gambetta et consorts, assermentés de l'Empire, se furent emparés du pouvoir, grâce à l'inconséquence ou, plutôt, au manque d'énergie de ceux qui venaient cependant d'exiger la proclamation de la République, M. Thiers devint l'inspirateur occulte de la politique anti-révolutionnaire et d'énervement qui devait égarer le peuple dans le sombre dédale des perfides gouvernements et lui imposer la défaite préméditée.

Quand les membres du gouvernement de la prétendue Défense nationale simulèrent d'envoyer M. Thiers à Vienne et à Saint-Petersbourg pour demander une intervention qu'ils savaient d'avance ne pouvoir obtenir, ils obéirent, au fond, aux indications du sinistre vieillard dont ils étaient les complices et qui leur avait fait comprendre la nécessité pour eux de s'assurer éventuellement le concours des monarches d'Europe pour écraser les révolutionnaires français.

Après la révolution du 4 septembre, M. Thiers et ses acolytes n'eurent jamais d'autre but que le désarmement ou, au besoin, l'égoïsme du peuple.

Si tel n'avait pas été leur plan, il n'auraient

pas laissé continuer la guerre, eux qui savaient avec certitude que la victoire n'était pas possible sans le déchaînement au dedans et au dehors des éléments révolutionnaires, déchaînements qu'ils étaient décidés à empêcher à tout prix dans l'intérêt des classes possédantes et dirigeantes dont ils faisaient partie et sur le concours desquelles ils comptaient pour se perpétuer au pouvoir.

Ce plan infernal explique les privations imposées à l'héroïque population de Paris, alors qu'il y avait dans les caves des halles centrales, au grenier d'abondance et dans les forts, des approvisionnements considérables qu'on laissait pourrir.

C'est aussi seulement par ce plan abominable qu'on peut expliquer les fatigues inutiles imposées aux troupes, les temps d'arrêts systématiques dans les mouvements commencés et les retraites ordonnées en plein succès : — à Bagnex, à la Malmaison, à Champigny, au Pourget, à Ville-Evrard, au plateau d'Avron, à Montretout, à Buzenval, à Saint-Cloud, on vit ce plan s'étaler avec impudence.

Il devenait évident que le gouvernement préparait le triomphe des Prussiens pour empêcher celui des partis révolutionnaires.

M. Thiers avait donné le mot d'ordre à son retour de Vienne et de Saint-Petersbourg : « affaiblir et décourager le peuple avant de l'exaspérer par la capitulation, afin d'avoir ensuite plus facilement raison de lui. »

Immédiatement après la capitulation on procéda au désarmement des masses.

On sait comment le 18 mars 1871, de nombreuses escouades d'agents de police, soutenues par des régiments de ligne, s'emparèrent dès trois heures du matin, des canons de la garde nationale, parqués sur les buttes Montmartre et laissés, par l'incurie du comité central, sous la garde de cinq ou six hommes seulement ; — on sait aussi comment une foule d'ouvriers, de femmes et d'enfants arracha les canons aux sergents de ville et que le général Vinoy ayant fait avancer le 88^{me} de ligne, le colonel de ce régiment fut tué raide par une balle partie des rangs des soldats, au moment où il venait de commander de tirer sur le peuple.

Ce coup de feu et l'exécution, opérée encore par des soldats, des généraux Lecomte et Thomas qui avaient, eux aussi, ordonnés de tirer sur la foule, produisirent le succès de la révolution, ainsi qu'il en arrivera désormais en des cas semblables, grâce à la propagande faite dans l'armée depuis 1871.

Ce succès aurait pu faire échouer complètement les calculs sauvages de M. Thiers, si la révolution n'avait pas été ensuite entravée par des hommes qui prétendaient la diriger.

En somme, le mouvement du 18 mars 1871 se fit sans autre effusion de sang que celui des

misérables qui avaient ordonné de tirer sur une foule désarmée.

Nous allons dire de quelle façon M. Thiers et ses complices répondirent à la trop grande générosité du peuple quand plus tard ils furent vainqueurs, grâce à des trahisons.

Nous signalerons enfin la conduite coupable de certains chefs de la Commune qui, après s'être couverts d'insignes de commandement durant tout le temps qu'on espéra le succès complet, s'empressèrent d'arracher leurs galons à l'entrée des Versaillais à Paris.

L'horrible semaine de carnage s'ouvrit le 21 mai 1871 : — ce jour-là, à 3 heures du soir, commencèrent les égorgements en masse par les soldats avinés auxquels M. Thiers avait dit : « Tuez, tuez sans cesse, n'épargnez personne, ni femmes, ni enfants, ni vieillards ; il faut détruire Paris plutôt que de le laisser à la Commune. »

Et pour pousser ces misérables soldats au massacre, non seulement, on les avait gorgés d'alcool, mais on avait eu recours aux plus infâmes calomnies ; ces malheureux exécuteurs des crimes médités depuis longtemps par M. Thiers, ne voyaient partout que des pillards, des assassins et des incendiaires ; sans s'apercevoir qu'en faisant d'eux de vrais incendiaires, de vrais assassins, de vrais pillards.

Combien de milliers d'ouvriers inoffensifs, de femmes et de pauvres enfants, ont été égorgés par ces soldats ivres, en allant chercher de quoi éclairer leurs tristes mansardes et préparer de maigres aliments !

Il est inutile de répéter les détails, déjà souvent publiés, de cette semaine néfaste dont les horreurs ont dépassé toutes les abominations les plus épouvantables, racontées par les histoires de toutes les nations, même les plus barbares.

L'imagination de l'homme n'avait jamais pu songer à de pareilles monstruosités : la Sainte-Barthélemy, les dragonnades, le 2 décembre ne sont rien à côté des saturnales de la dernière semaine de mai 1871, durant laquelle les souteneurs de l'ordre bourgeois se vautrèrent tellement dans le sang qu'ils en sont encore gluants.

Pendant plus de quinze jours les squares, les places, les cours des édifices publics et des prisons de tout Paris regorgèrent de cadavres affreusement mutilés.

Les sentiments d'humanité, de loyauté et d'honneur, généralement respectés dans les guerres entre nations civilisées, furent cyniquement foulés aux pieds par l'armée versaillaise, par ordre de M. Thiers.

Déjà, avant d'être entrée dans Paris, cette horde de brigands enrégimentés fusillait les défenseurs de la Commune faits prisonniers, même quand ils étaient pris sans armes... — atrocité qui motiva et légitima des représailles restées bien au dessous de ce qu'elles auraient dû être.

Que sont, en effet, les exécutions d'une centaine de mouchards et d'otages à côté du massacre de 35.000 citoyens, accompli avec préméditation, d'après un plan préparé depuis la révolution du 4 septembre !

Il n'est pas de localité de la banlieue, pas une rue de Paris où l'armée n'ait perpétré des égorgements : partout elle a inondé le sol de sang ; elle a éclaboussé tous les murs de débris de cervelles humaines.

C'est que M. Thiers, comme Louis Bonaparte au Deux-Décembre, avait fondé son plan sur le carnage : il voulait terrifier.

Seulement le sinistre petit vieillard fit plus grand que l'homme de Décembre ; on l'entendait dire à ses généraux « nous brûlerons Paris plutôt que de le laisser entre les mains de la Commune. » On entendit aussi des officiers supérieurs, moins sauvages que les autres, dire à leurs subordonnés, « Prenez garde aux incendies ; malgré les ordres de M. Thiers il ne faut pas brûler Paris. »

Cependant combien de maisons et d'édifices éventrés et brûlés par les canons de l'armée !

Les désastres causés par les Prussiens avaient été peu de choses en comparaison.

Tout Paris à vu les fusées et les bombes incendiaires pleuvoir sur ses faubourgs et sur les quais de la Seine.

Depuis lors, l'homme de la rue Transnonain a pu être considéré comme s'étant surpassé lui-même en fait de cruauté, — il a été consacré grand maître des brigands gouvernementaux voués à l'exécution de la postérité.

Un mot encore.

Ne serait-il pas particulièrement utile, aujourd'hui, de rechercher ce qu'ont fait, pendant la Semaine sanglante, certains chefs civils et militaires de la commune, qui s'étaient couverts de galons ou se prélassaient dans les ministères avant l'entrée des Versaillais ?

Les diverses histoires de ces événements ont raconté les prodiges de courage déployés par Dombrowski, Lisbonne, Gambon et quelques autres durant les derniers jours de lutte, alors que la défaite était presque certaine et qu'on ne se battait que pour l'honneur du drapeau.

Mais aucune de ces histoires ne fait figurer, parmi les combattants de la fin, des hommes qui osent, maintenant, se faire après des électeurs, un titre d'avoir été membre de la Commune !

Où étaient-ils donc au moment de suprême danger ?

Furent-ils de ces chefs qui arrachèrent leurs galons et disparurent sous un travestissement quand de simples citoyens, même des femmes, se battaient encore ?

Pour mériter la confiance des révolutionnaires, il ne doit pas suffire d'avoir porté les insignes de général avant le 21 mai et de s'être assis dans les fauteuils des ministères ou du palais de la Légion d'honneur.

Il faut avoir combattu jusqu'au dernier jour, sans abandonner ceux que le manque d'argent devait empêcher de se soustraire, après l'entière défaite, aux poursuites acharnées des impitoyables vainqueurs.

Ceux qui avaient recherché les honneurs et les avantages du commandement auraient dû être les derniers à se soustraire au péril.

Les officiers d'un vaisseau qui sombre, ne doivent s'éloigner de son bord qu'après s'être assurés qu'il n'y reste aucun matelot, aucun passager.

En agissant autrement, il se rendent passibles de châtimement et des malédictions de l'opinion publique.

A L'ARMÉE

SOLDATS

C'est encore à vous que nous nous adressons. Il y a 14 ans, vos aînés commirent le crime de se faire les alliés, les suppôts de leurs oppresseurs pour massacrer leurs frères de misère.

Ils ne comprenaient pas, les malheureux, que c'était pour tous, que les prolétaires s'étaient soulevés ; ils oublièrent qu'avant d'aller à la caserne, ils étaient à l'atelier, ils oublièrent aussi que leur temps d'esclavage fini, il leur faudrait y retourner.

Mais depuis cette date néfaste, les idées révolutionnaires ont pris un assez grand développement pour que les jeunes générations qui, malheureusement, consentent encore à aller tourner dans le cercle étroit des corvées militaires, y aient vivement imprégnées de socialisme et pour que de pareils massacres ne soient plus à craindre.

Soldat, on t'arrache à toutes tes affections, pour faire de toi un tueur d'hommes, un défenseur de la propriété, de la loi, de la religion ; causes de la misère des travailleurs ; on fait de toi le chien de garde des privilèges bourgeois,

le garde-chiourme qui doit empêcher les meurtres de faim de troubler la digestion des ventrus capitalistes.

On t'élève avec des idées de patrie, ou mieux, on t'habitue à ne considérer comme frères, que ceux qui vivent sur un morceau de terre compris entre tel ou tel degré de latitude ou de longitude et, cependant, lorsque exaspérés par l'exploitation à outrance ou révoltés par la faim, ils demandent trêve ou du pain, on te les fait fusiller.

Soldat, si tu veux encore te prêter à la défense bourgeoise, sache bien que, comme l'ont dit nos amis de Paris, nous préférons mourir d'une balle dans la rue, que de crever de faim dans un taudis ; etsi, dans cette lutte fratricide, tu nous couches bas, si tu es vainqueur, les bourgeois t'assureront le sort que tu auras mérité ; tu iras nous remplacer dans nos taudis et dans les bagnes-ateliers ; il te faudra reprendre la vie malheureuse de ceux que tu auras tués et à ton tour, tu deviendras révolté lorsque tu verras ta femme et tes enfants descendre lentement vers la tombe, emportés par la phthisie et l'anémie, lorsque toi-même, vieillard avant l'âge, tu te sentiras faiblir sous le poids du travail.

Tu es l'entrave à la Révolution, lorsque tu armes ton fusil contre l'insurgé, tu es l'animal domestique des supérieurs qui te considèrent comme une brute, tu es l'ouvrier qui tue l'ouvrier au profit de l'exploiteur, tu n'es plus homme.

Mais non, il est impossible que de nouveau tu sois le soutien de la réaction, il est impossible que tu consentes à rééditer ces scènes de sauvagerie ; tu te souviens trop bien de l'indifférence cruelle avec laquelle le patron te jetait sur le pavé ; tu as encore trop présentes à la mémoire, les humiliations bues, lorsque tu allais offrir tes bras pour un salaire dérisoire ; trop vivace aussi, le souvenir de la huche, vide de pain, par suite du chômage, pour que tu n'aies pas un peu de haine au cœur, pour que tu ne craignes pas l'intensité de cette lutte avec l'existence, pour que tu n'aies pas compris enfin, qu'il n'y a que tes chefs et les gouvernants qui aient intérêt à noyer dans le sang les revendications populaires, parcequ'elles détruisent leurs privilèges en établissant l'égalité.

Soldat, n'entre plus dans les galetas des prolétaires pour y égorgier des vieillards perclus et des enfants faméliques ; retourne ton arme contre ceux qui te commandent, ne sois plus l'extincteur du paupérisme par la mitraille dirigée sur tes frères, braque le canon de ton fusil sur tes chefs.

Cesse d'être le boucher de la bourgeoisie, d'être le rempart de l'autorité, cesse d'abriter de ta baïonnette le bourgeois repu et ne t'apprête plus à massacrer demain ceux à qui, hier encore, tu tendais la main.

Ton plomb dans la cervelle des bandits galonnés qui te commandent est la condition de ton affranchissement militaire et économique aussi bien que celui des prolétaires.

N'hésite pas lorsqu'un Gallifet quelconque te fera une pareille injonction : feu sur cette brute ; nous te répondrons en fusillant de notre côté les Gallifets économiques.

Au revoir, soldat, nous espérons te retrouver avec nous, à l'assaut de la bourgeoisie pour le triomphe de la Révolution.

VIVE L'ANARCHIE.

A nos dépositaires

Nous prévenons nos amis que nous tenons à leur disposition des listes de souscription, en retour desquelles nous leur enverrons un nombre d'exemplaires équivalant à la somme qu'ils auront souscrite.

Nous prévenons les abonnés et les dépositaires de L'INSURGÉ que le service leur sera continué par l'administration de NI DIEU NI MAÎTRE, et d'avoir à envoyer le plus tôt possible le règlement de leur compte.

CORRESPONDANCE VERVIÉTOISE

Ni Dieu ni Maître ne paraîtra pas sans que les anarchistes de Verviers lui envoient leurs souhaits de longue vie et l'assurance de leur solidarité. Son titre dit qu'il sera anarchiste comme nous, c'est-à-dire qu'il aura rejeté les préjugés religieux, politiques et économiques.

Comment en serait-il autrement? Tout homme, qui n'a pas le cœur pourri d'égoïsme ne doit-il pas, pour être honnête, se débarrasser de tous ces préjugés et devenir anarchiste? Ne faut-il pas aussi que les victimes de la férocité bourgeoise soient vengées? Notre nouvel organe se chargera avec ses aînés de préparer la vengeance.

Ah! l'apparition de *Ni Dieu ni Maître*, coïncidant avec l'anniversaire de la Semaine sanglante, forcera messieurs les assassins gantés à entendre encore une fois l'expression de notre haine et de notre soif de justice.

Ces sept jours de carnage, dont un seul égale en horreur et en sauvagerie la *Saint-Barthélemy* elle-même; ces trente-cinq mille cadavres, au bas mot, sans compter les martyrs de la Nouvelle-Calédonie; tout ce sang a rejailli sur vous, bourgeois de tous pays qui avez applaudi Thiers. Il y avait assez de vos cruautés de chaque jour; de la mort lente, par la phthisie, de vos ouvriers; l'or dont vous remplissez vos coffres au détriment de vos esclaves, aurait pesé assez dans la balance de la justice — non de la vôtre — pour nécessiter une révolution qui amenât la fin de vos scandaleuses jouissances; il aurait fallu pour mériter l'indulgence de vos victimes que vous vous montriez doux, que vous laissiez à ces misérables peuples quelque semblant de liberté; vous ne l'avez pas compris: vous avez jeté dans le plateau de la balance les corps sanglants de ces trente-cinq mille deshérités, en criant comme Brennus à Rome: « *Malheur aux vaincus!* »

Soit. Mais bientôt les rôles vont changer; le vainqueur, cette fois, ce sera cette vile multitude, cette canaille que vous tenez actuellement dans les fers; quant aux vaincus, ils ont maintenant encore la toute puissance; c'est vous tous, rois et généraux, ministres et juges, patrons et propriétaires.

La semaine sanglante sera vengée sur vos têtes, et, si nous n'épargnons ni vos femmes ni vos petits, nous ne ferons en cela qu'imiter votre exemple.

Vienne la revanche, nous connaissons notre devoir!

Les groupes anarchistes, L'ÉTINCELLE et L'ARÈNE RÉVOLUTIONNAIRE

Propos subversifs

I. LE MARIAGE,

De toutes les institutions fondamentales de notre société bourgeoise, le mariage est peut-être la plus inique et la plus absurde.

Le mariage, est inique parce qu'il livre la femme sans défense au despotisme de l'homme.

Destinée par la nature à être notre compagne, elle devient, de par la loi, notre esclave.

Elle doit se soumettre à toutes nos volontés, subir tous nos caprices. Il lui est interdit de vouloir encore quelque chose; elle ne peut

rien faire, rien conclure sans l'assentiment de son maître. La femme doit suivre son mari partout, lui obéir toujours.

C'est odieux!

Mais — et ceci devient grotesque — la loi oblige encore la femme à aimer son mari, à lui être fidèle.

La plupart des femmes, il est vrai, ne tiennent aucun compte de cette obligation et elles ont parfaitement raison; l'engagement d'aimer son mari, de lui être fidèle, est bien la chose la plus immorale et la plus absurde qu'il soit possible de concevoir.

Peut-on engager son cœur? Peut-on répondre aujourd'hui du sentiment, que vous inspirera dans dix ans une personne, que très souvent on connaît à peine?

Et est-il une cérémonie plus bouffonne que cette comparaison devant un officier de l'état civil, lequel, se mêlant de choses qui ne le regardent nullement, requiert la femme, au nom de la loi, d'être fidèle à son mari?

Le Code pénal sanctionne les dispositions du code civil. Les tribunaux sont chargés de venger les maris qui n'ont pas réussi à se faire aimer de leur femme. La loi pénale répare le préjudice causé au mari en punissant de prison la femme assez audacieuse pour donner libre cours à son cœur.

C'est une des plus grandes infamies de notre législation, si fertile cependant en infamies.

Les révolutionnaires ne reconnaissent pas le mariage. Ils ne comprennent que l'union libre, spontanée, absolument volontaire et toujours révocable au gré de l'homme ou de la femme.

Dans la société actuelle, on ne peut réprimer l'adultère; c'est une conséquence logique et rationnelle de nos mœurs et de nos lois.

La femme adultère est une révolutionnaire du mariage. Elle s'insurge contre une des formes de l'oppression bourgeoise: la tyrannie maritale.

Et elle contribue ainsi à la déconsidération et à la ruine de l'édifice bourgeois.

ÇA MARCHE

Une fièvre de révolte secoue le prolétariat. Dans toutes les corporations, le mécontentement s'en va grandissant; la colère monte, la moindre étincelle suffirait pour mettre le feu aux poudres.

Aucun pays n'y échappe, et cette internationale de fureur, se propageant, faisant tache d'huile, est l'épée de Damoclès qui bientôt s'abattra sur la bourgeoisie aux abois.

Aujourd'hui ce sont les gondoliers de Venise qui, en brisant les gondoles de ceux qui voulaient les empêcher de gagner leur vie, donnent à la classe travailleuse un exemple bon à suivre.

C'est en s'emparant des matières premières de l'industrie, que le prolétariat se débarrassera définitivement des sangsues capitalistes.

Un bon point aux gondoliers de Venise.

1871!

IL Y A QUATORZE ANS!

Compagnons, souvenons-nous!

Il y a quatorze ans que grâce à l'incurie des chefs qu'ils s'étaient donnés, grâce à la trahison des uns, à la mollesse des autres, les travailleurs de Paris, assaillis de toutes parts par les bandes féroces des soldards versaillais, ne pouvaient plus que mourir pour la cause du droit, sans espoir de victoire, sans autre alternative que de tomber sous les plis de leur drapeau, ensevelissant sous les ruines de leur cité les massacreurs que le sinistre Thiers avait lancés sur eux.

Horrible fut l'entrée dans Paris des capitulards revenus d'Allemagne! Ils avaient à effacer leur incapacité, leur lâcheté, leur honte! C'est sur Paris qu'ils voulaient se venger; sur Paris dont la conduite héroïque pendant le siège était un reproche sanglant à leur couardise ou à leur trahison. C'est Paris trahi, isolé, qui devait redorer les épaulettes ternies des lâches de Sedan et de Metz et refaire un prestige au drapeau tricolore que partout on avait vu reculer honteusement devant les armées allemandes.

Les capitulards se distinguèrent!!!

Une horde d'Apaches pénétrant par surprise dans un campement de blancs, ne se comporterait pas d'une façon plus sauvage que ne l'ont fait les soldats de l'Ordre entrant dans Paris. Nous ne répéterons pas les atrocités qui furent commises pendant les sombres jours de la semaine sanglante; nous reculons devant l'énumération des monstruosité qui signalèrent la victoire des stipendiés de la bourgeoisie.

Nous les avons vus, compagnons! Souvenons-nous!!!

Souvenons-nous que nos martyrs attendent encore! Le sang de nos frères n'a pas encore été vengé! Les cadavres sanglants des fédérés lâchement assassinés après la lutte nous crient encore: Vengeance! par tous les trous de leurs blessures.

On a fait l'amnistie!

Les bourreaux ont pardonné à leurs victimes! Ils ont gracié les proscrits que la lassitude des égorgeurs avait épargnés. Les échappés des massacres de Paris, les revenants des pontons, les survivants de Nouméa ont été amnistiés!

Et ils croient que c'est fini!

Et parce que, las de frapper, ils ont rouvert la France aux débris de l'armée populaire, ils s'imaginent que nous avons oublié!

Oh non! nous n'avons pas oublié! Aujourd'hui, comme il y a quatorze ans, nous voyons encore les cadavres des victimes et la férocité de leurs assassins. Galifet a beau se cacher derrière la protection des pseudo-républicains qui grugent la France, le boucher de 1871 reste comptable devant nous du sang qu'il a versé. Non, nous n'avons pas oublié, et à ceux qui ne se souviendraient pas, nous crions:

Compagnons! trente-cinq mille des nôtres sont morts il y a quatorze ans!

Compagnons, ils ne sont pas encore vengés!

Compagnons, debout et à l'œuvre!

DES RELIGIONS

Est-il besoin de rappeler combien et comment les religions abêtissent et corrompent les peuples? Elles tuent en eux la raison, le principal instrument de l'émancipation humaine, et les réduisent à l'imbécillité, condition essentielle de l'esclavage. Elles déshonorent le travail humain et en font un signe et une source de servitude.

Elles tuent la notion et le sentiment de la justice humaine, faisant toujours pencher la balance du côté des coquins triomphants, objets privilégiés de la grâce divine. Elles tuent la fierté et la dignité humaines, ne protégeant que les rampants et les humbles. Elles étouffent dans le cœur des peuples tout sentiment de fraternité humaine, en remplaçant de cruauté.

Toutes les religions sont cruelles, toutes sont fondées sur le sang; car toutes reposent principalement sur l'idée de sacrifice, c'est-à-dire, sur l'immolation perpétuelle de l'humanité à l'insatiable vengeance de la divinité. Dans ce sanglant mystère, l'homme est toujours la victime, et le prêtre, homme aussi, mais homme privilégié par la grâce, est le divin bourreau. Cela nous explique pourquoi les prêtres de

toutes les religions, les meilleurs, les plus doux, ont presque toujours dans le fond de leur cœur, — et, sinon dans leur cœur, dans leur imagination, dans leur esprit, — quelque chose de cruel et de sanguinaire.

Les religions représentant l'antiquité d'une croyance, d'une idée, c'est-à-dire, le passage de l'humanité, de sa phase animale à celle vraiment humaine, sont loin par cette représentation du passé, de prouver en leur faveur; elles doivent au contraire, nous être suspectes.

La perfectibilité de notre espèce nous oblige à considérer le passé comme le côté obscur d'où vient de sortir l'humanité, comme la constatation de ce que nous avons été et de ce que nous ne devons plus être, de ce que nous avons cru et pensé, et ce que nous ne devons plus ni croire, ni penser, ce que nous avons fait et ce que nous ne devons plus faire jamais.

La propagande par le fait.

Voir l'INSURGÉ suite nos 6, 7 et 8.

La foule effrayée leur livra passage, ils purent ainsi arriver jusqu'à la gare. Le produit de cette affaire fut de 10,000 marks dont 8,000 en papier.

Au départ des trois compagnons, Kumitsch prit un billet de 2^e classe tandis que les deux autres prenaient chacun un billet de 3^e; la police, qui avait télégraphié dans toutes les directions, donna l'ordre d'arrêter tous les individus suspects partis de Stuttgart. Arrivés à Pfortsheim (duché de Bade), nos amis furent arrêtés ainsi que tous les passagers, Kumitsch, questionné, désigna un autre lieu de départ, mais, les gendarmes ayant reconnu la fausseté de sa déclaration à son billet, le mirent en état d'arrestation.

Il suivit assez tranquillement les policiers qui se trouvaient en très grand nombre, mais sorti de la gare, il parvint à saisir la bombe qu'il portait toujours sur lui, et la lança avec force aux pieds des mouchards dont 6 furent blessés. Kumitsch lui-même fut grièvement atteint au ventre par la grenaille dont le projectile était chargé; si la composition devant déterminer l'explosion eut été de la dynamite, pas un seul argousin n'eût échappé.

Traduit en jugement, notre ami fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Stellmacher et Kammerer remirent intégralement l'argent aux groupes pour la propagande, à ce point que Stellmacher fut obligé de se faire envoyer 100 marks pour une affaire à Vienne, dont le but était l'exécution de deux policiers condamnés à mort par le comité exécutif. Kammerer partit immédiatement pour Vienne, afin de procéder aux préparatifs, Stellmacher ne tarda pas à le rejoindre.

Hubek, misérable policier qui avait réduit des milliers de familles à la misère, par ses dénonciations et arrestations, était commissaire de police, il assistait en cette qualité à une réunion où le compagnon Schaffhauser devait prendre la parole.

A partir de ce moment, nos amis ne le quittaient pas de vue, ses heures étaient comptées, la mesure de ses méfaits était comble.

A la sortie de la réunion, le mouchard se dirigea vers la demeure de Schaffhauser, Kammerer le suivit et à la clarté de la lune, lui logea dans la tête une balle qui l'étendit mort.

La police viennoise fit tout pour découvrir les auteurs de cet acte, et arrêta plusieurs compagnons, parmi lesquels Schaffhauser et Ondra dont aucune preuve ne dénotait la culpabilité. Plus tard, après l'arrestation de Kammerer, quoique celui-ci jura que les deux compagnons déjà cités n'étaient pour rien dans l'exécution, on ne les condamna pas moins à 4 ans de prison (A suivre).

AUX BORAINS

Ceux de nos amis du Borinage qui liront le présent numéro, sont instamment priés de nous faire parvenir sans délai toutes les correspondances ou communications qui pourraient avoir quelque intérêt pour nos amis les houilleux.

Nous savons de bonne part que des tartufes font courir le bruit que le journal doit bientôt disparaître; il n'en est rien, et les compagnons borains peuvent être assurés de notre concours. Que ceux donc qui ont à se plaindre des porions ou des ingénieurs viennent franchement à nous, et nous défendrons ensemble les principes d'égalité et de révolution.

NOTRE SOUSCRIPTION

Govaerts, 10 c. Monier, 10 c. Bertrand et Raton, 5 c. Mort aux bourgeois! 5 c. La Fourmi, 10 c. Abstention! 10 c. Compagnons, à vos bombes! 10 c. Au bout Delfossé la culbute, 10 c. Le Groupe Louise Michel, 25 c. Vive le vol pour la propagande, 10 c. Bertrandski-ska-sko-ah, 5 c. Pour que nous ayons des contradicteurs dimanche, 10 c. Le Groupe la Liberté, 25 c.

Total. 1,45
Report : 36,50
En caisse : 37,95
Le trésorier,
DEROY.

LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE

Nos amis de Bordeaux nous annoncent l'apparition d'un nouvel organe anarchiste, ayant pour titre : *Le Forçat du Travail*.

A Genève, la Fédération Jurassienne organise l'apparition de l'*Emancipation*, organe anarchiste-révolutionnaire.

Nous souhaitons bonne chance à ces nouveaux confrères de lutte.

Le gouvernement de la république française, en digne continuateur des traditions badineuses, voulant couper court à la propagande de notre prédécesseur l'*Insurgé*, a ordonné des perquisitions chez tous les libraires qui avaient commis le crime de vendre cet organe anarchiste.

A Paris notamment, grâce aux indications d'un individu que nous signalerons bientôt à la bienveillance de nos amis, la police a fait une rafle générale des exemplaires en dépôt chez les libraires.

A Vienne (Isère), notre dépositaire a été arrêté; il ne fut relâché qu'après qu'on eut acquis la preuve qu'il n'en avait plus à sa disposition.

A Amiens, notre vendeur fut fouillé en pleine rue.

De tous les points de la France, des lettres nous arrivent, nous signalant les mêmes manœuvres.

Et dire que les gouvernants espèrent terrifier de cette façon ceux qui se sont donné comme tâche de les supprimer. Ils se trompent. Pour un journal disparu dix reparaissent, continuant la lutte d'une manière non moins ardue, non moins implacable.

PETITE CORRESPONDANCE

F. à Toulon, reçu mandat.

C. au Creuzot, dans le numéro prochain.

COMMUNICATIONS

BELGIQUE

— Union Anarchiste. Réunion publique et contradictoire le lundi 1^{er} juin, à 9 heures du soir, à la RENOMMÉE, Grand'Place.

Ordre du jour :

LES BOURSES DU TRAVAIL.

— La Liberté (GROUPE D'ÉTUDES SOCIALES). Réunion publique et contradictoire tous les jeudis, à 9 heures du soir, à l'estaminet Pira, (angle de la rue du Miroir et de la rue des Visitandines).

— La Fourmi (CERCLE D'ÉTUDES SOCIALES). Réunion tous les samedis, à 9 heures du soir, chez Justin, cabaretier, rue Godefroy de Bouillon, à Saint-Josse-ten-Noode.

— De Vlaamsche Opstandelingen (GROUPE ANARCHISTE). Vergadering zondag 24 mei, ten 7 uren s'avonds, in de RENOMMÉE, Grootte Markt.

Dagorde : Het algemeen stemrecht.

— LES SERPENTS (Groupe d'études sociales communiste-révolutionnaire). Réunion tous les mardis, à 9 heures du soir, 76, rue Haute, au Lion de Flandre.

— Tous les ouvriers cordonniers de Bruxelles et des communes environnantes sont convoqués en assemblée générale le lundi 25 mai 1885, à 6 heures du soir, salle de la RENOMMÉE, Grand'Place, Bruxelles.

Ordre du jour :

GROUPEMENT DE LA CORPORATION.

Le Comité d'initiative.

On y trouvera en lecture le *Tire-Pied*, organe international de la cordonnerie.

Vient de paraître

LA REVANGHE DU PROLÉTARIAT

Prix : 30 centimes.

LIBRAIRIE F. MONIER

4, rue Rollebeek.

En vente : *Ni Dieu ni Maître*, 5 c.; *Le Tire-Pied*, 10 c.; *le Révolté*, 10 c.; *la Revue anarchiste*, 25 c.; *la Question sociale*, 25 c.; *die Freiheit*, 25 c.; *la Question sociale*, par B. Malon, 1 fr. au lieu de 3 fr. 50; *le Catéchisme socialiste*, par J. Guesde, 50 c. au lieu de 1 fr., ainsi que tous les ouvrages concernant le mouvement socialiste.

Editeur : EGIDE GOVAERTS

Imp. G. Gosse, rue Saint-Ghislain, n. 8.